

Marie-Christophe Ruata-Arn

Nous remercions  
le Département des affaires culturelles  
de la Ville de Genève  
pour son aimable soutien.

## **Nina au paradis**

## CHAPITRE 1

Il y a cette vieille femme. Ni vraiment cachée, ni vraiment visible, mais vraiment mal fagotée, ça oui ! Et bossue. Cette vieille femme qui la regarde calmement, avec un petit sourire terriblement agaçant.

Alors, Nina s’empare d’une jupe au hasard sur le tourniquet et s’engouffre dans la cabine d’essayage.

Au hasard : une jupe rose. Ultra rose, ultra courte, ultra ce qu’il faut quand on est dans la bande au collègue des Coudriers. Une jupe pour se féliciter d’avoir enfin trouvé la chorégraphie hip-hop pour le *show* de fin d’année. Et puis aussi quelque chose de neuf pour le printemps. Car aux Coudriers : « Ne porte jamais aujourd’hui ce que tu portais hier ». Enfin, quand tu peux.

Pas de hasard : les commandements sont simples, précis, et Nina a très vite appris ce qu’il faut

faire pour garder sa place parmi les filles; celles qui l'attendent en ce moment de l'autre côté du rideau. Quand elle sort de la cabine, elle voit bien à leurs mines qu'elle a visé juste.

Attention: «Quand dans les miroirs de profil te regarderas, toujours le ventre rentreras.» Nina esquisse quelques pas de la chorégraphie de tout à l'heure. Elle a beau être à Genève depuis quatre ans seulement, à la danse, c'est la meilleure. Même Mona l'a reconnu. Mona, celle qui impose sa loi à la bande et ne porte pas Nina dans son cœur, mais la regarde pourtant.

Et au diable la vieille qui sourit malicieusement là-bas, juste derrière la pile de pulls.

Soudain, toute l'attention de Nina se focalise sur le rideau de la cabine la plus proche. Il se gonfle, se soulève, puis s'écarte – se crève serait plus juste – sur Lilian, dite «la géante»: vieux pull en haut, jupe rose en bas, taille «trop long». En découvrant qu'elle se trouve maintenant exactement entre le miroir et la bande, elle a

les yeux écarquillés par la peur. Car Lilian, première en tout sauf en vie réelle, est ce qu'il est convenu d'appeler: un «canard». C'est-à-dire une fille digne d'être martyrisée, par Nina, bien sûr, sa voisine de classe depuis quatre ans.

Quatre ans durant lesquels elle a eu le temps de comprendre que Lilian a tout: une villa entourée d'arbres que Nina peut apercevoir depuis le 9<sup>e</sup> étage de la tour; un chien qui aboie poliment; des cours d'équitation; des cours de violon; et sa satanée «sensibilité à fleur de peau». Celle dont la maîtresse a parlé aux parents de Nina quand il y a eu tous ces problèmes, juste avant d'entrer aux Coudriers.

Bon d'accord, Nina n'aime pas Lilian. Mais enfin, est-ce que c'est de sa faute si elle saigne tout de suite du nez quand on la pousse par terre?

– Il faut apprendre à contrôler vos pensées agressives, a répété la psychologue des Coudriers.

C'était un peu plus tard, et il n'y a pas si longtemps.

Sûr que Lilian a envie d'être n'importe où plutôt qu'ici même, devant son pire cauchemar, qui jette un regard ironiquement surpris à sa jupe rose, mais longue :

– Oh, tiens : les rideaux de ma chambre !

Lilian s'engouffre à reculons dans la cabine, dans un froufrou rose et rouge et un frémissement de moqueries. Ça ressemble confusément à un documentaire que Nina a vu en cours de géographie et qui s'intitulait : « Prédateurs dans la barrière de corail ». Un truc qui lui a rappelé le pays et la maison. Ou plutôt : la mer devant la maison, celle qu'ils ont dû quitter, avec le reste, pour venir à Genève.

Heureusement, une poignée de secondes plus tard, Lilian jaillit à nouveau de la cabine, sa veste sur les bras.

– C'est ce qu'on appelle un rhabillage d'urgence ! et Nina désigne, méprisante, la chemise qui dépasse du pantalon.

En plus, elle vient de repérer une peluche qui pend du sac à dos de Lilian : un petit lion aux poils beiges tout ébouriffés.

Dans un même geste, elle pose une main lourdement amicale sur les épaules de Lilian et tire d'un coup sec sur la peluche :

– Allez la géante, reste ! C'est pas de ta faute si tu ressembles à une attraction de cirque !

Tandis que Lilian, tête basse, file sans demander son reste, Nina brandit le petit lion comme un trophée. Puis son regard passe droit devant elle sur la vieille femme – encore elle ! – qui marmonne en fermant les yeux.

– Vieille folle ! murmure Nina en entrant dans la cabine.

Mais là, sous la lumière du néon, elle se sent tout à coup chancelante, les oreilles bourdonnantes. Elle s'adosse au mur et lève les yeux. Dans le miroir, il lui semble qu'elle manque de maquillage. Elle ferme les yeux. Elle va reprendre ses esprits. Il faut qu'elle reprenne ses esprits.

Une minute plus tard lorsqu'elle sort de la cabine, c'est la Nina de toujours : fière d'elle,

populaire, la jupe rose cachée au fond de son sac.

Et plus de traces de la vieille femme.

## CHAPITRE 2

7 heures. Nina le lit clairement, quoiqu'à l'envers, sur l'écran de son réveille-matin. Elle l'éteint juste avant la sonnerie en grommelant. Cela fait au moins une demi-heure qu'elle a été réveillée.

Par les voisins du dessus d'abord. Un couple et leurs quatre chats. Quand les uns ne traversent pas l'appartement au galop en renversant ça et là quelques objets, les autres font les cent pas d'une chambre à l'autre. Et tous en sabots.

Oui, oui: même les chats!

Un peu plus tard, c'est le voisin de droite qui se réveille. Il est seul et, depuis le départ de sa femme, ce cheminot est devenu bouddhiste. Tous les matins avant d'aller travailler, il récite ses prières. D'une voix grave, monocorde, ininterrompue et forte.

Pas assez forte malgré tout pour couvrir le son de la radio des voisins du dessous: deux retraités qui sont aussi les plus anciens locataires de la tour. Sourds comme des pots. Avantage: on peut

faire tout le bruit qu'on veut. Inconvénient: eux aussi, même à 6 heures du matin.

Nina s'étire, puis se recroqueville dans l'autre sens autour de son oreiller. Elle se concentre sur sa respiration. Seulement sa respiration. Alors, les bruits de la tour s'éloignent. Nina imagine un coquillage qu'elle porte lentement à son oreille, pour entendre...

- Nina, ma chérie, c'est l'heure !
- Ouais, je sais.

Furieuse, Nina se retourne en essayant d'oublier bien vite sa mère et sa désagréable habitude de frapper à la porte au mauvais moment. Son esprit vagabonde en même temps que ses yeux, qui se sont posés sur la jupe rose. En tout cas une chose est claire, elle a dû apprendre à se battre pour avoir ce qu'elle veut et quand elle le veut. Elle se fait respecter, même par ses parents. Encore hier soir lorsqu'ils ont voulu lui faire remarquer qu'elle dépensait trop pour ses vêtements, ils ont trouvé à qui parler.

Nina se rejoue la scène pour le plaisir: les remarques de son père, les soupirs désolés de sa mère, et sa réplique:

– C'est pas parce que t'as été obligé d'accepter n'importe quel boulot pourri dans ce bled, que tu vas m'empêcher de vivre ma vie !

C'est drôle, ce souvenir lui fait moins plaisir qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle se lève d'un bond pour ne plus y penser.

La pièce tout entière semble tourner autour d'elle. Nauséuse, les jambes tremblantes et les pieds glacés, elle s'assied bien vite sur le rebord du lit. Malade ?

\*

Une poignée de minutes plus tard, Nina entre dans la cuisine familiale. Son père est déjà sur un chantier. Nina regarde la table et l'assiette pleine de tartines à la confiture et au miel. Un rituel de sa mère. « Une femme si dévouée » disent d'elle les voisines. Ses yeux sont encore plus cernés que d'habitude, mais s'illuminent en voyant Nina entrer :

– Tu as bien dormi, ma chérie ?

Nina a décidé de se taire quoi qu'il arrive, histoire de bien lui faire comprendre que sa façon de venir la tirer du lit chaque matin est insupportable. Pourtant, sa bouche s'ouvre toute seule et elle s'entend répondre aimablement :

– Assez bien maman, je te remercie !

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle croise le regard surpris de sa mère et, pour se donner une contenance, pique une tartine dans l'assiette.

– Tu peux aller à la salle de bains maintenant, j'attendrai ! dit encore la mère avec cette voix traînante qui agace tant Nina.

– Mais non maman, je dois juste me maquiller. J'ai le temps. Vas-y toi ! Tu es toujours en train de courir.

Quoi ? C'est bien elle qui a parlé ?

Stupéfaite, elle en laisse presque tomber sa tartine. Elle la pose. D'ailleurs : « Jamais de pain ne mangeras le matin. » Très mauvais pour les profils dans le miroir.

Il faut qu'elle reprenne le contrôle de la situation. Oui ! Elle va vite dire à sa mère qu'elle ne pense pas un seul mot de tout ça :

– Tu...

– Dites-moi que je rêve : sa Majesté daigne laisser sa place dans sa salle de bains perso ? Vachement exceptionnel !

Nina jette un regard noir à Pablo qui vient d'entrer et de l'interrompre. Son jeune frère, « l'erreur de la nature » qui, heureusement, se contente de passer sa vie les yeux rivés sur l'écran d'un ordinateur. Nina a des envies de meurtres mais, en guise de missile atomique, lui jette un joyeux :

– Salut Pablo !

Voilà maintenant qu'elle parle à son frère ! Trop, c'est trop. Pour ne pas perdre totalement la face et réfléchir un peu à l'horreur de la situation, Nina juge préférable de serrer les dents pour quitter les lieux sans ajouter un mot. Sous les regards sidérés de sa mère et de Pablo elle se lève, mais ne peut toutefois empêcher

les commissures de ses lèvres de se relever, puis d'articuler :

– Bonne journée à tous !

\*

Entre le 9<sup>e</sup> et le rez-de-chaussée, Nina, honteuse et fâchée, se dévisage dans le miroir de l'ascenseur : « Qu'est-ce qui te prend ma vieille ? »

Elle se met la main sur le front, à tout hasard : malade ?

### CHAPITRE 3

Quoi de mieux qu'un peu d'air frais pour se remettre les idées en place ? Quoi de plus merveilleux que d'arriver aux Coudriers, entourée par la bande ?

Les premiers temps, Nina a eu très peur. Comment survivre dans cette grande cour peuplée de « hurlators » tout-puissants ?

Heureusement, il y a eu la classe spéciale, celle où on lui a demandé de raconter « pourquoi » et « comment » elle était arrivée à Genève. Bien sûr, elle n'a rien dit.

Et puis, il y a eu la danse. Ce qu'elle rêvait de faire depuis toute petite mais qu'ici, elle pouvait enfin pratiquer.

A condition de devenir membre de la bande.

Après tout, ça ne lui déplaisait pas : pour faire face à ces mauvais coups que la vie joue parfois, mieux vaut être du côté du plus fort.



Quelque chose que ni son père, ni sa mère ne voudront jamais comprendre.

Des coups d'éclat avec les profs, aux show de hip-hop; des petits vols aux grosses brimades: oui, Nina est devenue populaire. Et pour le reste, on verra plus tard.

Ce n'est pas le moment de penser à ça. Plutôt se concentrer et se souvenir que: «Quand avec la bande te promèneras, toujours la tête redresseras.»

Soudain, au coin du couloir, un garçon dépasse la bande en courant, suivi par des cris aigus qui se rapprochent. Quelque chose bouscule Nina. Vlam! fait son sac en tombant par terre. La «petite chose» de 7<sup>ème</sup> année responsable de l'incident s'arrête de courir et se liquéfie littéralement sous le regard de Nina.

Ceci est un incident de «classe A», méritant une punition de «classe A». En clair: le pire. Et Nina prend son temps pour asséner sa sentence.

Redressée, mains sur les hanches, légèrement de trois-quarts, regard en dessous – à peu près

parfaitement la pose d'une des Destiny's Child sur le poster au-dessus de son lit.

Un temps. Puis elle arbore un sourire chaleureux et, gentiment, demande:

– Tu ne t'es pas fait mal, j'espère?

Nina reste figée dans cette position pour masquer le tremblement de ses mains. C'est quoi ce ton, alors que la crevette aurait dû être explosée sur place?

Autour d'elle, la bande a l'air à peu près aussi perplexe. Nina fait un suprême effort, mais s'enfonce:

– Pas besoin de trembler, je ne vais pas me fâcher pour si peu, quand même.

Regard incrédule de la crevette.

Nina sent son cœur qui bat: le cauchemar du petit déjeuner continue. «Faut te ressaisir, ma vieille!» La petite est tout à coup devant elle et lui tend son sac en bégayant:

– C'est à cause, à cause...

Incapable d'en dire plus, elle désigne du menton l'autre bout du couloir. Nina aperçoit le garçon au moins aussi petit que la petite, un sac rose dans les mains.

– Rends-lui son sac!

Elle se mord la langue. Trop tard! C'est bien elle qui ajoute:

– ...s'il te plaît.

LA HONTE!

Commandement: «Quand la honte te feras, toujours dignement t'éloigneras.»

Oui. Simple et précis. Nina fait claquer ses talons en regardant droit devant. Elle ne pense qu'à une chose: «Et si c'était une maladie du cerveau?»

– Qu'est-ce qui se passe ici? Encore vous! Ouste! Ça va sonner! mugit soudain une créature qui lui coupe la retraite au bout du couloir.

Il ne manquait plus que lui: «Hernandez l'Affreux», concierge de son état, souffre douleur

préféré numéro 2 de Nina, et d'un rancunier avec ça!

Pourtant, c'est rigolo les chewing-gums un peu mâchés et collés dans les poils du balais! Et l'huile d'olive à la place du produit pour les vitres! Non?

Hernandez mugit une deuxième fois, mais personne ne bouge. De un, parce que personne n'a compris ce qu'il a dit. De deux, parce que tous attendent – la crevette aussi – que Nina anéantisse l'Affreux avec l'une de ses méchancetés habituelles.

Et Nina de bredouiller:

– Bonjour, monsieur Hernandez!

Avant de s'enfuir en courant.

## CHAPITRE 4

Autant dire que la nuit de Nina est agitée.

Ce n'est pas à proprement parler à cause de ses rêves, puisqu'elle ne dort pas.

Comment dormir quand on s'est précipité pour aider sa « sainte » mère à faire la vaisselle ?

Comment dormir quand on a écouté – sans l'interrompre cette fois – son propre père parler de ses douleurs aux bras et se plaindre pour la millième fois de ses collègues et de la vie qui est « si dure » dans ce pays ?

Comment dormir quand on a été aimable avec ce benêt patenté de Pablo ?

Comment elle, Nina, a pu s'abaisser à faire preuve d'autant de sympathie pour les membres de sa famille ? Et sans arriver à y résister, en plus.

La gentillesse, ça s'attrape ?

C'est une idée STUPIDE ! Dans la pénombre, Nina a un rictus de colère et serre les poings.

Et puis, son dos commence à la démanger, de bas en haut, comme jamais auparavant. Tant et si bien qu'elle finit par se dresser dans son lit pour se frotter contre le mur, comme un ours. Ce qui ne l'apaise pas le moins du monde.

Une sensation de douleur l'envahit petit à petit. Nina qui étreint son oreiller va appeler à l'aide quand soudain, une décharge fulgurante la traverse de part en part : c'est comme si on lui déchirait les omoplates. Elle crie.

Et puis... plus rien.

Nina reprend lentement son souffle. La douleur est passée, mais elle appelle malgré tout, avec une voix faible qui la surprend elle-même :

– Maman ?

Personne ne l'a entendue.

Elle se glisse alors entre les draps pour se détendre un peu, mais impossible de respirer normalement : un étau enserme ses poumons. Nina décide de se retourner sur le dos.

Et tombe face contre terre.

C'est comme si un ressort l'avait littéralement projetée du lit.

Sonnée, elle se redresse dans la semi-obscurité de sa chambre et tente de remettre en place les bretelles de sa chemise de nuit, curieusement tendues sur ses épaules. Puis elle fait quelques mouvements pour détendre ses omoplates. Quelques mouvements qui créent comme une sorte de courant d'air derrière elle. Une série de peluches dégringolent de leur étagère et un poster se déchire. Nina fait volte-face.

Alors, dans le miroir juste au-dessus du fauteuil, elle voit une chose si étrange, si absurde et si épouvantable, qu'elle en oublie de crier. De part et d'autre de ses épaules, dépassant de son dos, deux ailes sont déployées.

Deux charmantes petites ailes, pleines de plumes, totalement inconvenantes et rigoureusement en état de marche.

Nina reste une poignée de secondes sans voix et sans souffle, à contempler son reflet. Puis son visage se tord en un rictus de peur et d'incompréhension.

Ce n'est qu'un rêve ! Rien qu'un rêve !

Elle hasarde une main tremblante pour toucher l'une des ailes qui ondule sous la caresse. Frissonnante, Nina pousse un cri et ferme les yeux très forts. Ce mouvement a pour effet de créer à nouveau un tourbillon d'air derrière elle. Sa lampe de chevet tombe avec fracas :

– Quelle horreur !

Instantanément, les ailes se plient dans son dos.

– Tout va bien, ma chérie ?

Sa mère est juste derrière la porte. Nina a envie de l'appeler à l'aide, mais un sursaut de honte, d'orgueil et de peur l'en empêche :

– Retourne dormir, maman !

Un instant sans un bruit. Puis le glissement des pantoufles de sa mère s'éloigne dans le couloir.

Nina soupire. Comme en écho, ses ailes se déploient d'un coup. Rassemblant son courage elle se lève pour examiner le bizarre reflet que le miroir lui renvoie.

Un reflet avec des ailes ; blanches.

Elle se souvient d'une affiche de cinéma où l'actrice principale avait des ailes. Si la situation n'avait pas été aussi... aussi atroce, elle se trouverait presque jolie.

Et puis un mot – un seul – explose soudain en cascade d'angoisse : DEMAIN.

Qu'est-ce qu'il va se passer, demain ?

Nina sent son menton trembler – comment sortir dans la rue dans cet état, demain ? On va l'arrêter, l'enfermer, la mettre dans un laboratoire pour l'analyser sous toutes les coutures.

Elle a plus que très peur. Les larmes jaillissent, comme quand elle était une toute petite fille.

Nina enfouit son désespoir dans son oreiller, ses ailes repliées dans son dos.

Et au petit matin, elle s'endort.